

DANSE

# Tango! Les contraires réconciliés



© Hollandse Hoogte

François Pettiaux, cofondateur d'Unsolicited Artists, mène la danse dans une association bruxelloise dédiée au tango.

Par Sylvestre Skille

Les corps tournent, se cambrent, se mêlent, au rythme des accents lancinants du bandonéon. Une lumière savamment dosée révèle les courbes de ces dames et les mâchoires serrées de ces messieurs. Sur le côté, autour de petites tables rondes, les mâles qui ne dansent pas observent les danseuses, et notent mentalement celle qu'ils vont inviter. Les femmes font de même, et prient en silence pour que celui qui viendra, jusqu'à elle, leur offrir le bras soit bien celui qu'elles ont élu en leur for intérieur.

Nous sommes dans une salle de tango, à Saint-Gilles. Vendredi soir. Mais ça pourrait être n'importe où. N'importe quel jour. Car déjà plus rien n'existe. Que la danse.

Le monde autour de nous peut bien continuer de tourner, la Bourse de descendre ou de monter, les hommes de s'agiter dans de multiples quêtes plus ou moins utiles. Ici règne le battement des cœurs, les pas sans cesse répétés, les respirations mêlées qui semblent venir d'un seul corps. Quelque chose de primordial est en train de se tramer: le bal amoureux qui garantit la survie de l'espèce. Depuis que la première cellule s'est divisée pour en faire deux, puis quatre, puis huit, puis seize, le tango s'est installé. Il ne s'appelait pas encore tango alors. Mais, depuis qu'elle s'est structurée sur les bords du Rio de la Plata, cette danse semble avoir concentré, dans un grand rituel aux millions de pas possibles, la quintessence de ce qui nous meut, nous tous qui pensons et agissons, et qu'on appelle, faute de mieux, la vie.

Il y a quatre ans, avec ses amis danseurs Vincent Morelle et Maryline Lefor, François Pettiaux a ouvert la Cellule 133a. Depuis lors, bien de nouveaux danseurs sont venus apprendre, sur le plancher parfaitement lisse, les premiers pas du tango. Bien des couples se sont formés. Bien des nationalités se sont rencontrées, bien des êtres se sont aimés, d'un amour vrai où on ne peut pas tricher. Car le tango ne

laisse pas beaucoup de place à la pensée ou à un exercice conscient des sentiments. Tout l'espace est réservé à l'énergie animale des corps qui se reconnaissent.

Qui vient chez vous?

► **François Pettiaux** Tout le monde! Des gens du quartier, mais aussi des gens qui viennent spécialement de Lille, ou de Hollande, pour la soirée. Des débutants, mais aussi des profs de tango. Des fonctionnaires européens, mais aussi des chômeurs. Des artistes, mais aussi des ouvriers. Des Latino-Américains, mais aussi des Suédois. Le tango a créé, c'est sensible ces dernières années, un grand courant à travers le monde entier, un grand brassage multiculturel avec un dénominateur commun: le goût pour la danse. C'est comme une drogue. Les gens qui sont soumis à son empreinte ont envie d'être ensemble. C'est plus qu'une envie, c'est un besoin. Et nous leur offrons un toit pour pratiquer leur vice!

Combien y a-t-il de danseurs dans une ville comme Bruxelles?

► Beaucoup. Assez pour qu'il y ait une salle de tango ouverte chaque jour de la semaine. Parfois les danseurs sont une trentaine, parfois une centaine, ça dépend des jours et des endroits. Mais tous les soirs, si le cœur vous en dit, vous pouvez rejoindre vos congénères quelque part dans Bruxelles. Et danser le tango.

Pour le festival que je co-organise chaque année en avril ([Brusselstangofestival.be](http://Brusselstangofestival.be)), on réunit plusieurs milliers de personnes en quelques jours. Les gens viennent du monde entier. Nous invitons des couples de danseurs, souvent d'Argentine, mais parfois aussi de Biélorussie, le tango ne connaît plus de frontières.

Qu'est-ce qui fait un bon danseur de tango?

► Être à l'aise dans son corps, ça aide certainement. Avoir pleinement conscience de son enveloppe charnelle. Mais inversement, le tango peut aider ceux que notre époque ou leur vie personnelle ont «déconnectés» à, pré-

cisément, refaire connaissance avec leur corps. La deuxième condition, c'est un bon professeur. Un professeur qui vous donne tout de suite de la confiance et du plaisir. Avec qui vous ne passez pas par le stade ingrat où vous avez peur simplement «d'avoir l'air con».

Quel est votre meilleur souvenir?

► Il y a quelques années, j'avais organisé un mini-festival à la campagne, dans une belle maison en Flandres, au bord d'un lac. On avait installé le plancher, on avait tendu une grande voile en cas de pluie, préparé à manger pour beaucoup de monde, et puis l'orchestre s'est décommandé à la dernière minute. C'était la panique! Mais le dieu du tango s'est penché sur nous, et un miracle s'est produit. Quelques coups de fil et, en remplacement, nous avons eu Alfredo Marcucci, une légende vivante, qui est descendu de Hollande où il était pour un festival, le plus simplement du monde. Les gens ont commencé à danser sous les grands arbres, il y avait une ambiance à la Tchekov. On était fin juin. À minuit le soleil faisait encore une tâche rouge dans un coin du ciel. Et à quatre heures du matin, le soleil s'est levé de l'autre côté de l'horizon. L'orchestre n'avait pas cessé de jouer. Et les danseurs n'avaient pas cessé de danser. Partout où mon regard se posait, je récoltais les sourires de gens heureux.

Qu'est-ce qu'il y a de mieux que le tango?

► Rien! Ecoutez Piazzola et vous répondrez comme moi: rien. Le tango c'est les contraires réconciliés. C'est un concentré de la condition humaine. Le tango est triste et joyeux. Il vous révèle à vous-même. Il vous centre, physiquement, comme un art martial. Mais, en même temps, il vous apprend la folie. Il vous rappelle que la vie, ça ne sert à rien. Il vous plonge dans un abîme de néant et, l'instant d'après, son rythme vous relève avec une force surhumaine. Avec lui, la vie prend chaque jour un goût nouveau. Le tango c'est un grand catalyseur. Le plus grand peut-être qu'on ait inventé. C'est le sexe culturalisé. C'est la parade amoureuse sans cesse recommencée. C'est le mouvement perpétuel à la portée de l'homme. C'est l'exhausteur de goût par excellence. ■

La Cellule 133a, 133a rue Ducpétiaux, 1050 Bruxelles. [www.cellule133a.be](http://www.cellule133a.be)

EXPOSITION

LES PEINTRES DE LA FORÊT DE SOIGNES, AU MUSÉE D'IXELLES

## Réalistes et rafraîchissants

Aux portes de Bruxelles, la forêt de Soignes est une superbe hêtraie qui suscita, jadis, l'intérêt des «gouvernants», traçant de larges drèves pour faciliter le passage des carrosses de la Cour (autrichienne) lors des grandes chasses, qui inspira peintres, dessinateurs et liçiers et dont les larges frondaisons furent propices à la fondation d'abbayes comme la Cambre, Val Duchesse, le Rouge-Cloître où s'éteignit Hugo van der Goe.

Avec le temps et le développement des voies de communication, la forêt devient lieu de promenade et de délassement... Nous sommes dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les artistes – à l'instar des peintres de Barbizon, chantres de la forêt de Fontainebleau, et bientôt des impressionnistes – vont se mettre à peindre sur le motif en plein air.

L'ÉCOLE DE TERVUEREN

À l'époque où Courbet lance, à Paris, la nouvelle esthétique réaliste, le peintre brabançon, Hyppolite Boulanger, venait peindre du côté de Tervueren, village tapi au cœur de la forêt de Soignes. Il fut l'initiateur d'un mouvement semblable, attirant autour de lui une petite colonie de paysagistes épris d'espaces verts et tout heureux de planter leur cheval hors les murs!

L'exposition propose donc au visiteur une promenade pleine de charmes, un peu désuets, à travers la forêt de Soignes

des années 1850 à 1950, rappelant, par la même occasion, qu'en 1909, le peintre René Stevens – immortalisé à la source Sylvain ruisselante et moussue – fonda au Rouge-Cloître la «Ligue des amis de la forêt de Soignes», toujours active aujourd'hui.

Evoquant Stevens précisément, le visiteur s'attardera devant de «Premières feuilles» frémissantes et graciles, pointant le bout du nez le long de troncs vigoureux, aux racines fantomatiques et noueuses, reflétant avec bonheur les jeux d'ombres et de lumières caractéristiques de cette forêt. D'Hyppolite Boulanger, le précurseur, «L'allée des vieux charmes», feuillue et irrégulière dans son tracé, embrasée déjà par les rayons d'un soleil prêt à percer la ramure, contraste avec la sombre mélancolie des «Etangs dits les Petits Flosses», but de toutes les promenades scolaires de notre enfance. Pléthore d'arbres en feuilles, de troncs émaciés, de ravins, de sous-bois, de chemins creux auxquels ne manque que l'odeur humide et puissante qu'on retrouve toujours en pénétrant dans une crypte romane... Le coup de brosse est toujours gras et appuyé, la nature toujours dominante.

DE QUARTIER EN QUARTIER

L'exposition sillonne la forêt de Soignes de Tervueren à Auderghem, de Boitsfort à Overijse, d'Uccle à Linkebeek. Toutes les œuvres ne sont sans doute pas de premier

choix, mais on y découvre des noms (pour nous inconnus) et d'autres qu'on n'attendait pas, ainsi de cette «Fête de nuit» irréelle, presque symboliste de William de Gouve de Nuncques, sur laquelle plane un mystère dans une gamme chromatique embrumée de verts et turquoise.

Si l'École des peintres de la forêt de Soignes privilégie les tons sombres d'une nature en pleine effervescence, quelques personnages viennent y mettre leur grain de vie, de grâce, de féminité. Tel ce «Braconnier» d'Isidore Verheyden, déambulant de nuit, entre troncs et branchages, digne tartin du sanglier égaré, comme on en rencontre, aujourd'hui encore, dans nos forêts ardennaises! Telle cette «Paysagiste» signée Jean Baptiste Degreef, peignant en pleine nature... allure cocasse, pommettes rougeaudes et chapeau haut de forme. Plantée devant son chevallet, elle sait ce qu'elle veut et attend, dirait-on, tout signe exprimant la moindre variation lumineuse de Dame Nature.

Que le Musée d'Ixelles et le dynamique commissaire de l'exposition, E. Van de Putte soient ici remerciés pour cet accrochage ressourçant, qui invite à la balade pédestre ou muséale du côté du poumon vert de la capitale. ■

Colette Bertot

Musée d'Ixelles, 71 rue van Volsem. Jusqu'au 10 janvier. Du mardi au dimanche de 11 h 30 à 17 h. Excellent petit catalogue illustré. Ed. Racine. 25 euros.



© Musée d'Ixelles

“

Nous sommes dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et les artistes vont se mettre à peindre sur le motif en plein air.